Z. Ruennia

PRÉCIS

DE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

PAR

C. R. C. HERCKENRATH,

Professeur de français à Groningue.

DEUXIÈME ÉDITION.



f 0,50.

GRONINGUE.

P. NOORDHOFF. — ÉDITEUR.

1896.

Uitgave van P. NOORDHOFF te Groningen.

TRAITÉ COMPLET

DE LA

PRONONCIATION FRANÇAISE

à L'USAGE

DES HOLLANDAIS

PAR

J-J. STREUMER,

Professeur à l'école secondaire de l'état à Assen.

Prix *f* 0,90.

BEOORDEELINGEN.

»Dit ruim 90 pagina's bevattende boekje, dat *f* 0.90 kost, is geheel in de fransche taal geschreven, en die den inhoud er van zich eigen gemaakt heeft, zal zeker klaar zijn met de fransche uitspraak, althans wat de theorie dier uitspraak betreft -- dat er zorg genoeg besteed is aan die uitspraak, dat bewijzen o.a. verschillende teekeningen, die laten zien hoe men moet uitspreken. Conversatie met iemand, die zijn uitspraak niet uit een boekje leerde, zal dan het hier gegeven theoretisch onderricht te gemakkelijker aanvullen."

(*Friso.*) F. W. DRIJVER.

»Een uiterst practisch werkje, dat de uitspraak van het Fransch in haar geheel behandelt en waarin, zoover wij hebben kunnen nagaan, niets van belang vergeten is. Het was eene gelukkige gedachte van den schrijver, die »professeur à l' école secondaire de l'Etat" te Assen is, een afzonderlijk werkje over dit belangrijk onderdeel der Fransche taal te schrijven en we verwachten, dat het zeer vele herdrukken zal beleven." (*Dagbl. v. Gouda.*)

»Na afloop van elk examen voor 't Fransch hoort men de klacht, dat de uitspraak zooveel te wenschen overlaat. Voor een deel is dit te wijten aan de omstandigheid, dat de kandidaten te weinig in de gelegenheid zijn om zich in het spreken van beschaafd Fransch te oefenen, doch voor een ander deel ligt de schuld aan de »Grammaire", die het hoofdstuk »Prononciation" in den regel zeer vluchtig behandelt. Bovenstaand werkje nu kan met vrucht gebruikt worden als complement op elke »Grammaire". De schrijver maakt bij zijn verklaringen gebruik van een phonetisch alphabet, hetgeen in den beginne een vreemden indruk maakt, doch het overzicht en de vergelijking gemakkelijk maakt.

Ieder, die zich aan het examen in de Fransche taal wenscht te onderwerpen, zij het boekske ter kennismaking aanbevolen."

(*Soerja Soemirat.*) D. G.

PRÉCIS

DE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

PAR

C. R. C. HERCKENRATH,

Professeur de français à Groningue.

DEUXIÈME ÉDITION.

P. NOORDHOFF. — 1896. — GRONINGUE.

PRÉFACE.

En publiant ce petit traité, je crois utile, pour justifier la façon dont il est composé, d'appeler l'attention de mes confrères sur deux points. C'est premièrement l'impossibilité de faire apprendre aux élèves de nos écoles moyennes les nombreux détails biographiques que renferment les manuels les plus répandus, surtout Plœtz et Herrig, et ensuite, le peu de valeur qu'ont pour les élèves les opinions toutes faites. Au lieu de leur faire énumérer les qualités et les défauts d'écrivains dont ils ne connaissent que le nom, il vaut bien mieux, à mon avis, les habituer à n'avoir une opinion que sur les livres qu'ils ont lus et à ne rien lire qui soit au-dessus de leur portée. Un peu de littérature pratique, avec un fil conducteur, c'est tout ce qu'il faut à nos écoles moyennes. C'est ce fil conducteur que j'ai tâché de fournir. J'ai été aussi sobre de détails biographiques et d'appréciations que possible. Aux endroits où je me suis écarté de cette réserve, c'était pour mettre en lumière quelque grand principe, quelque qualité saillante d'un écrivain, ou pour donner à l'élève une idée générale de la nature d'un ouvrage.

Si j'ai donné encore assez de dates, c'est qu'elles me semblaient indispensables pour montrer l'enchaînement des faits.

Je serai reconnaissant de toutes les observations qu'on voudra bien m'adresser.

Groningue, mars 1891. C. R. C. HERCKENRATH.

PRÉFACE POUR LA DEUXIÈME ÉDITION.

Puisque je crois que le mérite de cet ouvrage consiste surtout dans sa concision, je n'ai pas cru devoir l'agrandir. Je regrette pourtant que mes confrères qui s'en sont servis ne m'aient pas adressé quelquefois des observations. Un critique m'a reproché de m'être trop étendu sur la Chanson de Roland et d'avoir traité le 19e siècle aussi brièvement que les autres, malgré son plus grand intérêt. Mais, a-t-il bien réfléchi que, de toutes les richesses épiques de l'ancienne littérature française, la Chanson de Roland est la plus importante? Quant au XIXe siècle, il est précisément celui que l'on peut le mieux étudier par la pratique. Son histoire présente peu d'unité et, traitée plus en détail, serait trop difficile à apprendre.

La littérature toute récente n'a rien produit qui puisse se comparer, pour l'importance, aux mouvements romantique ou naturaliste. Je n'ai pas cru devoir en parler dans un livre aussi élémentaire.

Groningue, septembre 1895. C. R. C. HERCKENRATH.

TABLE.

ORIGINES DU FRANÇAIS.

Le français est une des langues *romanes* [1]), c. à d. qu'il dérive presque entièrement du latin; non du latin littéraire ou classique (la langue de Cicéron et d'Horace) mais du latin populaire, tel qu'il était parlé par les soldats et les colons romains qui entraient en contact avec la population gauloise. Le celtique, qui était parlé en Gaule avant la conquête par les Romains, a peu contribué à la formation du français. Il subsiste encore dans le bas-breton.

Au cinquième siècle, les Francs envahirent la Gaule, et introduisirent dans la langue une foule d'éléments germaniques, principalement des termes de guerre et de régime féodal, p. e. *heaume*, *auberge*, *guerre*, *maréchal*, *ban*, *fief*, *échevin*, etc. Mais le fond de la langue n'est pas modifié. Cette langue n'est pas encore le français. On l'appelle *lingua romana rustica*, c. à d. latin des paysans. Celui-ci, en se transformant, se scinde en deux idiomes [2]), la *langue d'oïl* dans le nord, et la *langue d'oc* ou *provençal* dans le midi. Le dernier, qui au douzième siècle fournit une brillante littérature lyrique, périt comme langue littéraire par la guerre des Albigeois. Les patois [3]) provençaux, languedociens et gascons en sont les débris.

La langue d'oïl avait pour principaux dialectes le *picard*, le *bourguignon*, le *normand* et le *français* ou dialecte de l'Isle de France. Ce dernier, après avoir supplanté les trois autres (quatorzième siècle), est devenu le français actuel.

Après que la langue se fut ainsi formée dans la bouche du peuple, les grammairiens introduisirent une foule de mots dérivés d'après des principes étrangers au génie de la langue, ou plutôt sans autre principe qu'une certaine conformité d'orthographe avec le mot latin. C'est

[1]) Les autres langues romanes sont: l'italien, l'espagnol, le portugais et le valaque.

[2]) Taalstam, taaleigen.

[3]) Langage particulier à une région et qui ne s'écrit pas.

ainsi qu'on distingue des mots populaires et des mots savants. Quelquefois le même mot latin a fourni ainsi deux mots français. Le mot latin *fabrica*, p. e., a donné *forge* et *fabrique*. Les mots savants, qui ressemblent bien plus au latin, sont tous dérivés du latin littéraire. Ainsi *cheval* vient du lat. populaire *caballus*, mais *équitation* (l'art de monter à cheval) vient du lat. littéraire *equus*.

Le plus ancien monument de la langue d'oïl sont les SERMENTS DE STRASBOURG, celui que prêta Louis le Germanique à son frère Charles le Chauve, et celui de l'armée de Charles le Chauve à Louis le Germanique (842). Nous les reproduisons, pour que le lecteur puisse juger de l'énorme distance qui sépare cet idiome du français actuel.

Serment de Louis le Germanique.

Pro deo amur et pro christian poblo et nostro commun salvament, d'ist in avant, in quant deus savir et podir me dunat, si salvarai eo cist meon fradre Karlo et in aiudha et in cadhuna cosa, si cum om per dreit son fradra salvar dift, in o quid il mi altresi fazet, et ab Ludher nul plaid nunqua prindrai, qui meon vol cist meon fradre Karle in damno sit.

Traduction.

Pour l'amour de Dieu et pour le salut du peuple chrétien et notre commun salut, de ce jour en avant, autant que Dieu me donne savoir et pouvoir, je sauverai (= protégerai) mon frère Charles et en aide et en chaque chose (ainsi qu'on doit, selon la justice, sauver son frère), à condition qu'il en fasse autant pour moi, et je ne ferai avec Lothaire aucun accord qui, par ma volonté, porte préjudice à mon frère Charles ici présent.

Serment de l'Armée de Charles le Chauve.

Si Lodhuwigs sagrament, que son fradre Karlo jurat, conservat, et Karlus meos sendra de sue part lo franit, si io returnar non l'int pois, ne io ne neüls, cui eo returnar int pois, in nulla aiudha contra Lodhuwig nun li iv er.

Traduction.

Si Louis garde le serment qu'il a juré à son frère Charles, et que Charles mon maître, de son côté, ne le tienne pas, si je ne l'en puis détourner, ni moi, ni nul que j'en puis détourner, ne lui serai en aide contre Louis.

LITTÉRATURE DU MOYEN AGE.

Tandis que les poètes provençaux (*troubadours*) ont surtout brillé dans le genre lyrique, les *trouvères* [1]) (poètes en langue d'oïl) se sont livrés de préférence à la poésie épique. La plus célèbre des anciennes épopées (»chansons de gestes" [2]) est la CHANSON DE ROLAND. En voici une courte analyse:

L'Espagne est conquise, Sarragosse seule est restée debout, défendue par le roi sarrasín Marsilie; mais ce prince propose de se soumettre. Blancandrin se présente en son nom devant Charlemagne, qui se décide à traiter des conditions de la paix. Cette mission honorable, mais dangereuse, a été confiée à Ganelon, sur la proposition de Roland. Ganelon, qui n'ose pas refuser de peur de passer pour un lâche, mais plein de colère contre Roland, se laisse gagner par les présents de Marsilie pour trahir l'armée des Francs. Il persuade à l'empereur de repasser les Pyrénées. Roland et l'élite des chevaliers chrétiens forment l'arrière-garde au moment de la retraite. Le gros de l'armée est déjà de l'autre côté des monts, lorsque Roland et sa troupe entendent le bruit d'une armée formidable dont les nombreux bataillons vont les atteindre. Le combat est désormais inévitable; toutefois si Roland donnait le signal d'alarme avec son cor *(olifant)* dont le son se fait entendre à trente lieues, Charlemagne averti rebrousserait chemin, et il arriverait à temps pour repousser les Sarrasins. Mais Roland rejette comme une indigne faiblesse le conseil que lui en donne le brave Olivier; il se flatte de tenir tête à l'ennemi sans l'aide de l'empereur. Le combat s'engage: qui pourrait décrire et énumérer les exploits de Roland, de l'archevêque Turpin, d'Olivier? La phalange indomptable ne recule jamais, les cadavres s'entassent autour d'elle, mais elle périra sous les coups redoublés

---

1) = trouveurs.
2) *Geste* veut dire *exploit*, *fait d'armes.*

d'ennemis sans cesse renaissants. C'est alors que Roland se décide à faire retentir son cor. Le combat continue avec le même acharnement, pendant que l'armée de Charlemagne, enfin avertie, revient sur ses pas. Le secours approche, mais le péril redouble: Olivier, le frère d'armes de Roland, vient de mourir en bénissant son ami, son empereur et la douce France; l'archevêque Turpin et Roland survivent seuls au carnage. Leurs derniers exploits ont jeté l'épouvante au cœur des Sarrasins, que le bruit des clairons de Charlemagne achève de troubler. Ils prennent la fuite. L'archevêque est mortellement blessé; Roland trouve encore assez de force pour aller chercher les corps de ses amis morts, et les dépose aux pieds de Turpin à l'agonie, qui les bénit et leur ouvre les portes du paradis. Roland seul n'a pas rendu le dernier soupir; mais son sang coule: il va mourir. Vainement il essaie de briser son épée, la bonne Durandal, qui fait voler en éclats les rochers les plus durs. Il se couche enfin á terre, le visage tourné du côté de l'Espagne, et à ce moment suprême les anges du Seigneur descendent pour recueillir l'âme du héros qu'ils emportent vers Dieu. C'est alors que Charlemagne paraît avec son armée. Roland n'est plus, il faut qu'il soit vengé; il le sera par la défaite et par la mort de Marsilie, par la destruction d'une nouvelle et plus formidable armée d'infidèles; il le sera encore par le supplice de Ganelon. Accusé par Thierry, écuyer de Roland, Ganelon est brûlé vif et son nom demeurera à jamais flétri.

Cette épopée fait partie du *cycle carlovingien*, c. à d. de l'ensemble des poèmes qui chantent les faits d'armes de Charlemagne et de ses douze pairs. Le *cycle d'Arthus* et le *Roman* [1]) *d'Alexandre*, très intéressants pour le linguiste, n'ont pas la valeur littéraire de la Chanson de Roland.

Un des poèmes les plus populaires du moyen âge est le ROMAN DE LA ROSE. Il comprend deux parties distinctes. La première est l'œuvre de GUILLAUME DE LORRIS. Un chevalier a un songe, dans lequel il se figure qu'il doit conquérir une rose, (le symbole de la femme aimée) qui lui est disputée par Danger, Jalousie et autres ennemis. Cette allégorie [2]) galante fut interrompue par la mort de l'auteur. Elle fut continuée par JEAN DE MEUNG. Celui-ci introduit trois nouveaux personnages: Faux-Semblant, Nature et Génie, à l'aide desquels il étale son savoir, en histoire naturelle, en physique et en astronomie. Il mêle à ces dissertations des invectives contre les grands, les moines et le clergé.

Le plus connu des poèmes satiriques est le ROMAN DE RENART. L'action de ce poème roule sur les artifices employés par le renard pour duper le loup son ennemi. Le caractère satirique de ce poème, les allusions aux mœurs de ce temps et les traits piquants qu'il contient, le rendent fort intéressant.

---

1) Roman veut dire alors: poème en langue romane.

2) Poème dans lequel des idées abstraites, comme Vertu, Avarice, etc. sont représentées par des personnages.

Ces longs poèmes étaient surtout composés pour charmer les loisirs des preux chevaliers et des belles châtelaines. Le peuple se contentait de petits récits en vers, appelés FABLIAUX. Ces vieux contes peignent, avec une grande liberté et souvent d'une manière fort spirituelle, les mœurs de toutes les classes de la société.

Les plus célèbres poètes lyriques du moyen âge sont CHARLES D'ORLÉANS et FRANÇOIS VILLON, l'un noble seigneur et l'autre vagabond.

POÉSIE DRAMATIQUE.

Ce fut la religion qui inspira les premiers essais de poésie dramatique. Les récits de l'Ecriture Sainte furent dialogués, ou des épisodes de la vie merveilleuse des Saints furent mis en action. C'est ainsi que naquirent les MYSTÈRES (dont le plus célèbre est la PASSION de Jésus-Christ) et les MIRACLES. — Les mystères prirent bientôt une grande extension, de sorte qu'il fallait en diviser la représentation en plusieurs journées. Celui de la Passion p. e., qui demandait d'abord six jours, finit par en exiger vingt-cinq. Celui des *Actes des Apôtres* se divisait en quarante journées. Le nombre des personnages était en proportion. Tel mystère en avait près de cinq cents.

La mise en scène différait beaucoup de celle d'aujourd'hui [1]). Le théâtre représentait à la fois les lieux divers où l'action devait se passer. Au fond de la scène se trouvait l'entrée de l'enfer, représentée par la gueule d'un dragon, pouvant s'ouvrir et se fermer à volonté pour vomir ou pour engloutir les diables. Au second plan s'élevaient les nombreuses „mansions" (c'étaient de petites constructions représentant les endroits où l'action se passait successivement), toutes ouvertes vers le public. Au-dessus des mansions et au dernier plan de la scène s'élevait le paradis, où trônait Dieu au milieu des anges.

Il n'y avait pas de coulisses, et la plupart des acteurs ne disparaissaient jamais, mais se rangeaient des deux côtés de la scène, lorsque leur rôle s'interrompait. Cela nuisait sans doute à l'illusion; mais les spectateurs, moins exigeants et plus naïfs que de nos jours, n'en étaient pas choqués et s'amusaient prodigieusement au théâtre. Lorsque Boileau dit:

> Chez nos dévots aïeux le théâtre abhorré
> Fut longtemps dans la France un plaisir ignoré,

c'est „adoré" qu'il eût fallu dire; et ils l'adoraient d'autant plus qu'ils étaient plus dévots.

Le zèle des acteurs répondait à l'empressement du public. Ils ne craignaient ni fatigues ni dangers. Dans la représentation de la Pas-

---

[1]) D'après *Petit de Julleville*, *les Mystères*.

sion à Metz en 1437, l'acteur qui jouait Jésus-Christ et celui qui jouait Judas, l'un attaché à la croix, l'autre à l'arbre où il s'était pendu, se trouvèrent incommodés au point que tous deux faillirent en mourir.

Après être resté deux siècles aux mains du clergé (du XIe au XIIIe siècle), le théâtre devint plus mondain, et l'on vit naître SOTIES, MORALITÉS et FARCES. Les soties sont des pièces d'un caractère bouffon et satirique. Quelques-unes sont des allégories morales et politiques d'une grande hardiesse. Les moralités avaient le but d'instruire le public. Elles tenaient le milieu entre la sotie et le miracle; c'était tantôt un sujet édifiant de la vie des saints ou un exemple de vertu, tantôt quelques scènes allégoriques. Les farces avaient le seul but d'amuser. Sans recourir à l'allégorie et sans aborder de sujets graves, elles puisaient leur thème plus ou moins bouffon dans les scènes de la vie commune. La plus célèbre des farces est L'AVOCAT PATHELIN, dont l'auteur est inconnu.

LA PROSE. — LES CHRONIQUEURS.

Vers le commencement du XIIIe siècle, VILLEHARDOUIN, qui prit part à la croisade latine, en écrivit la relation simple et fidèle dans son HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DE CONSTANTINOPLE. Un siècle plus tard, JOINVILLE, qui suivit Louis IX à la croisade d'Egypte, et vécut dans l'intimité du pieux monarque, écrivit L'HISTOIRE DE SAINT-LOUIS. FROISSART, plus curieux de bien raconter que préoccupé de la vérité historique, a traité dans ses CHRONIQUES l'histoire de 1322—1400. COMMINES, ministre et confident de Louis XI, écrivit ses MÉMOIRES dans un esprit d'impartialité et avec une profondeur de vues qui l'élèvent au rang d'un véritable historien.

XVIe SIECLE.

On appelle la première moitié du XVIe siècle l'époque de la RENAISSANCE, parce que les lettres et les arts, si longtemps négligés, prennent alors une vie nouvelle. Les langues grecque et latine, jusqu'alors uniquement étudiées par les moines, asservies aux besoins du culte et de la théologie scolastique [1]), sont cultivées sous le rapport de la beauté et de l'art. Tous les écrivains du seizième siècle subissent plus ou moins l'influence de cette éclosion. D'un

---

[1]) Théologie toute en disputes et en subtilités qui était enseignée dans écoles du moyen âge.

autre côté, la réformation venait exciter les esprits à s'affranchir de la vieille église et, bien que ces deux influences se soient combattues sur quelques points, elles ont toutes deux contribué à donner à l'esprit humain plus de hardiesse et d'indépendance.

Les principaux poètes du XVIe siècle sont Marot et Ronsard. Marot, qui vivait à la cour de François Ier, a composé e. a. des ÉPÎTRES [1]) et des ÉPIGRAMMES [2]) très spirituelles. Plusieurs ont tenté d'imiter sa manière (son „élégant badinage" dit Boileau), de là le nom de *Style marotique.*

Ronsard, qui n'avait pas l'élégance et la naïveté de Marot, mais plus de talent poétique, rassembla autour de lui quelques disciples (ils s'appelaient pompeusement *la Pléiade*) et exerça sur la littérature et la poésie de son temps une souveraineté absolue. L'un de ses disciples, *du Bellay*, a nettement formulé le but de la Pléiade. „Sans l'imitation des Grecs et des Romains, dit-il, nous ne pouvons donner à notre langue l'excellence et la lumière des autres plus fameuses." Ce principe était vicieux sans doute: l'imitation ne peut jamais produire que des œuvres du second ordre. Mais l'effort que firent ces jeunes poètes pour rendre la langue plus noble et plus imagée ne fut pas perdu. Ronsard lui-même a composé e. a. des SONNETS et des ODES qui seront toujours admirés. On regrette seulement l'excès de leur zèle. Oubliant que la simplicité est un élément de la beauté, ils ont voulu introduire en français des procédés et des mots qui rendaient leurs vers inintelligibles pour le commun des lecteurs.

PROSATEURS.

Rabelais, auteur de la Vie de Gargantua et de Pantagruel, est un exemple frappant de l'influence des nouvelles idées. Non-seulement il n'a aucun respect pour les traditions de l'église, mais il s'affranchit de toutes les règles. Il raconte sans ordre ni mesure.

Tantôt bouffon et ordurier, tantôt fin et sérieux, raillant tout, riant de tout, son principe semble être celui de l'abbaye de Thélème [3]): Fais ce que tu voudras. C'est le triomphe de la chair sur l'esprit, de la jouissance brutale sur l'ascétisme.

Calvin, le célèbre réformateur, est en même temps un des meilleurs prosateurs. Son grand ouvrage est l'Institution Chrétienne.

Amyot traduisit les Vies des Hommes Célèbres de Plutarque, auteur grec.

Montaigne, auteur d'Essais [4]) sur les sujets les plus divers, est

---

[1]) Lettres en vers.
[2]) Puntdichten.
[3]) Abbaye dont Gargantua fit présent à son ami le frère Jean.
[4]) Opstellen.

un sceptique [1]). Il pèse le pour et le contre de chaque opinion et laisse au lecteur le soin de décider. Sa devise est: que sais-je?

La SATIRE MÉNIPPÉE, par plusieurs auteurs, est un pamphlet [2]) destiné à soutenir Henri IV contre la Ligue.

XVIIe SIÈCLE.

Le dix-septième siècle se divise tout naturellement en deux périodes. Avant Corneille et Pascal, la langue subit une transformation rapide. Corneille inaugure le grand style dans la poésie, le vers majestueux du grand siècle. Pascal écrit pour la première fois cette prose sobre, nette et facile qui sera désormais la prose française. Entre Rabelais et lui il y a un abîme; et Montaigne lui-même, dont le style est si simple, diffère plus de Pascal que Pascal ne diffère des écrivains d'aujourd'hui.

Les principaux poètes avant Corneille sont:

MALHERBE, (ODES, STANCES, CHANSONS et SONNETS) écrivain correct et harmonieux, mais froid. Il était grammairien-versificateur plutôt que poète. Son ambition était de détrôner Ronsard, qu'il traitait de barbare. Il a contribué à appauvrir la langue et à resserrer la poésie dans des règles étroites. Mais en revanche, il a hautement recommandé aux poètes la simplicité et l'harmonie.

RÉGNIER, adversaire de Malherbe, était bien plus original. Il avait un talent particulier pour les SATIRES; mais il s'attaque seulement aux mœurs: le temps des hardiesses politiques était passé.

Les auteurs en prose de cette période sont:

Balzac et *Voiture*, auteurs épistolaires [3]), tous les deux du second ordre.

DESCARTES, (Cartésius) célèbre mathématicien et philosophe, a exposé les principes de son système dans son DISCOURS DE LA MÉTHODE pour trouver la vérité dans les sciences.

PROGRÈS DE L'ART DRAMATIQUE [4]).

Plus d'une fois déjà, le ton libre et les hardiesses politiques des Moralités, des Soties et des Farces avaient excité contre elles le zèle des prédicateurs et des parlements [5]). Le gouvernement tyrannique et ombrageux de Louis XI leur coupa les ailes. Son successeur Louis

---

[1]) Philosophe qui aime à douter de tout.
[2]) Schotschrift.
[3]) *Épistolaires* vient de *epistula = épître = lettre.*
[4]) D'après *Darmesteter et Hatzfeld*, *Le Seizième Siècle en France.*
[5]) Cours de justice.

XII leur rendit un peu de liberté: mais sous François I[er], les persécutions recommencent. Des décrets et des ordonnances viennent d'abord interdire les Mystères (1548) et restreindre considérablement la liberté du théâtre profane. Entravé par toutes ces mesures, le théâtre populaire languit durant le XVI[e] siécle, et, au commencement du XVII[e], les confréries ont cessé leurs représentations.

Cependant, l'étude des écrivains grecs et romains avait porté ses fruits. Pendant qu'on assiste à la chute d'un art dramatique qui vécut plus de quatre siècles, on voit naître un art nouveau que Corneille, Racine et Molière porteront à sa perfection.

Dès le XIV[e] siècle, le théâtre classique avait pénétré en Italie, et des écrivains avaient tenté d'imiter les tragédies antiques. En France, le théâtre naît et se développe sous la double influence de l'antiquité et de la littérature italienne. La tragédie, au langage noble et à l'allure pompeuse, suit de près les modèles grecs et latins. La comédie, plus moderne et plus nationale dans les deux pays, ne peut toutefois se soustraire entièrement à l'influence classique et étrangère. C'est par des traductions du grec, du latin et de l'italien, que l'art nouveau est inauguré en France.

C'est Ronsard qui fit représenter la première pièce classique (1549). La première tragédie originale est la *Cléopâtre* de *Jodelle.* Après la mort de celui-ci, *Garnier* et *Hardy* sont les meilleurs auteurs tragiques, tandis que *Larivey* excelle dans la comédie. Mais, bien que ces auteurs aient quelque mérite et que leurs noms ne doivent pas être oubliés dans l'histoire de la scène française, le premier écrivain de génie est

PIERRE CORNEILLE (1606—1684).

Le premier drame vraiment supérieur fut LE CID, qui parut en 1636. La pièce eut un énorme succès et Richelieu, qui avait l'ambition de passer lui-même pour un auteur dramatique, en fut jaloux. L'Académie Française, qu'il venait de fonder, reçut de son protecteur l'ordre de se prononcer sur le Cid. Après avoir hésité longtemps, elle publia son jugement sous le titre de „Sentiments de l'Académie sur le Cid." Cette critique condamne le sujet comme immoral et les sentiments de Chimène [1]) comme dénaturés. Mais, comme le dit Boileau:

> En vain contre le Cid un ministre se ligue,
> Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue [2]).
> L'Académie en corps a beau le censurer,
> Le public révolté s'obstine à l'admirer.

---

[1]) L'héroïne de la pièce.
[2]) Le héros de la pièce.

Après le Cid, Corneille donna trois autres chefs-d'œuvre: Horace, Cinna et Polyeucte.

On fait encore honneur à Corneille de la création de la comédie. Le Menteur (1642) imité d'Alarcon, est en effet la première comédie de caractère. Mais le caractère du menteur n'est pas bien intéressant, et de plus, la pièce n'était pas originale. Corneille laissait à créer tout entière la haute comédie.

Ce qui frappe le spectateur dans les drames de Corneille, c'est la noblesse des sentiments et l'élévation des caractères. Ses personnages sont d'une grandeur morale qui s'impose à notre admiration. Le devoir chez eux l'emporte presque toujours sur les passions.

RACINE (1639—1699).

Pendant que le génie de Corneille commençait à décroître, un jeune poète d'un talent plus soutenu, plus correct et plus harmonieux, mais moins sublime, composa successivement plusieurs chefs-d'œuvre.

A vingt-huit ans, il donna Andromaque, tragédie, puis les Plaideurs, comédie satirique contre le monde des tribunaux; puis Britannicus, drame dans lequel Racine peint la perversité naissante de Néron. Quelques années après, il écrivit les tragédies Mithridate, Iphigénie et Phèdre. Toutes ces pièces se distinguent par la simplicité du plan et la noblesse du langage. Les caractères sont bien analysés, les passions fortement rendues; cependant rien d'excessif ou de trop violent. La couleur locale fait défaut: bien que Grecs, Romains ou Turcs, les personnages ont des caractères français et parlent le langage poli de la cour du „Roi-Soleil."

La tragédie de Phèdre, quoique la plus belle que Racine eût encore écrite, n'eut pas de succès. On lui préféra une mauvaise pièce du même nom, faite par un certain Pradon. Cet échec et des scrupules religieux déterminèrent le poète à se retirer du théâtre. Il se maria et fut nommé historiographe du roi. Pendant onze ans, il ne s'occupa que de sa charge.

A la fin de 1688 cependant, Racine composa, à la prière de Mme de Maintenon, la tragédie d'Esther, et deux années après, celle d'Athalie, qui toutes deux furent jouées par les demoiselles du couvent de St. Cyr. Athalie, grande tragédie avec chœurs, n'eut aucun succès. Boileau prouva une fois de plus la justesse de son goût en disant que c'était son plus parfait ouvrage dramatique, opinion que la postérité a confirmée.

Après avoir longtemps vécu dans la faveur de Louis XIV, Racine osa lui présenter un mémoire sur les misères du peuple. Mais, comme la vérité n'est pas toujours agréable aux monarques, cet écrit excita la colère du roi. On prétend qu'à la suite de cette disgrâce, le chagrin s'empara du poète et hâta sa mort.

LES TROIS UNITÉS.

(Unité d'action, unité de temps, unité de lieu).

Boileau a formulé la règle des trois unités dans le précepte suivant:

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

Pourquoi attachait-on tant d'importance à cette règle? Pourquoi les plus grands poètes ont-il rarement osé la violer? Pour ce qui est de l'unité d'action, la chose se conçoit facilement. Aucune œuvre d'art ne peut se passer d'une certaine unité dans son ensemble. C'est là un principe devant lequel les artistes les plus révolutionnaires se sont inclinés. Mais pourquoi faut-il qu'une action dramatique se prépare, se développe et s'accomplisse dans les vingt-quatre heures? Pourquoi la scène doit-elle toujours montrer au spectateur le même décor pendant toute la durée d'une pièce? C'est que les poètes et les théoriciens de la dernière moitié du XVIe et ceux du XVIIe siècle se croyaient obligés d'imiter les anciens, et de suivre en tout la poétique d'Aristote [1]. On oubliait que les conditions de la scène moderne sont tout autres que celles du théâtre antique [2] et que les règles, pour être bonnes, doivent se conformer aux sujets, aux circonstances et aux exigences du public.

Pour se conformer aux préceptes, il fallait faire rencontrer tous les personnages en une sorte de lieu neutre (p. e. l'antichambre d'un palais), ce qui était peu vraisemblable. Il fallait faire raconter tout ce qui ne pouvait raisonnablement se passer dans ce même endroit, ou dans l'espace de temps accordé. De là, l'obligation de mettre en récits longs et ennuyeux ce qui aurait pu faire des scènes intéressantes et vivantes. Et tout cela au nom de la vraisemblance! Un poète de ce temps défend naïvement les unités dans les vers suivants:

Il faut poser le jour, le lieu qu'on va choisir.
Car ce qui l'interrompt ôte tout le plaisir.
Tout changement détruit cette agréable idée
Et le fil délicat dont notre âme est guidée.

---

[1] D'ailleurs mal comprise. Aristote constatait que la tragédie grecque s'efforce de se renfermer dans un tour de soleil; les commentateurs firent de cette constatation un ordre. Aristote ne dit rien de l'Unité de lieu; les aristotéliciens déduisirent cette seconde règle de la précédente par analogie.

[2] Les changements de scène étaient rares chez les Grecs. Il n'y avait pas de rideau pour les cacher et rendre vraisemblables les changements de lieu et de temps. Les sujets de la tragédie étaient empruntés à la mythologie, que tout le monde connaissait; le poète pouvait donc choisir une partie exiguë d'une légende et supposer connu tout ce qui précédait.

Si l'on voit qu'un sujet se passe en plus d'un jour,
L'auteur, dit-on alors, m'a fait un mauvais tour.
Il m'a fait, sans dormir, passer des nuits entières;
Excusez le pauvre homme: il a trop de matières.
L'esprit est séparé, le plaisir dit adieu.
De même arrive-t-il si l'on change de lieu.
On se plaint de l'auteur: il m'a fait un outrage!
Je pensais être à Rome; il m'enlève à Carthage,
Vous avez beau chanter et tirer le rideau,
Vous ne m'y trompez pas: je n'ai point passé l'eau.

Ce n'étaient pas là les seules règles auxquelles on astreignait les poètes. On défendait de mêler les scènes comiques et tragiques. La comédie et la tragédie devaient différer par le sujet, les personnages, le style, le dénoûment. L'imitation des anciens faisait bannir presque tout à fait les sujets empruntés à l'écriture sainte ou à l'histoire nationale, et introduisit des noms grecs jusque dans la comédie. Ajoutons cependant que, fort heureusement, toutes ces règles mesquines n'ont pas empêché Corneille, Racine et Molière de produire des chefs-d'œuvre.

MOLIÈRE (J-B. POQUELIN) (1622—1673).

Molière est un enfant de la bourgeoisie de Paris. Son père était tapissier-valet de chambre du roi. A l'âge de 23 ans, le jeune Poquelin s'associa avec quelques jeunes gens pour jouer la comédie. De concert avec eux, il quitta Paris pour donner des représentations en province. Après treize ans de cette vie nomade, pendant laquelle Molière composa quelques petites pièces, il revint à Paris. Sa troupe y obtint la protection de Monsieur, frère du roi, et donna depuis lors des représentations régulières. L'année suivante déjà, il donnait son premier chef-d'œuvre, LES PRÉCIEUSES RIDICULES.

Dans la première moitié du XVII[e] siècle, une société de dames s'était formée à L'HÔTEL DE RAMBOUILLET, et les membres de cette société se donnaient le nom de PRÉCIEUSES. Pendant quelques années, cette réunion fut le centre de ce qu'on appelait alors le bel esprit [1]). Elle se proposait surtout d'épurer la langue, d'après les principes du grammairien *Vaugelas*, et de répandre le goût des belles-lettres. Mais en épurant la langue, les précieuses l'appauvrissaient, car il y avait bien des mots et des tours de phrase absolument proscrits par elles; en voulant épurer le goût, elles mirent à la mode une foule d'expressions recherchées, dont la plupart n'ont pas longtemps vécu. Ces sortes de tentatives sont toujours frappées de stérilité et ne peuvent avoir qu'une in-

---

[1]) On dirait aujourd'hui le bon goût, le mot bel esprit ayant une teinte de ridicule.

fluence funeste. Une langue est un instrument trop puissant, d'application trop diverse, pour qu'il faille négliger aucune de ses ressources. Et en même temps c'est un organisme vivant, dont seuls le peuple et les écrivains de génie peuvent modifier le caractère, et encore plutôt d'une manière inconsciente que de propos délibéré.

Molière n'osait pas encore attaquer ouvertement cette coterie puissante. Il met en scène des imitatrices, qui en copiant maladroitement les précieuses, exagèrent leur ton et leurs manières. Mais, tout en paraissant distinguer les précieuses *ridicules* de celles qui ne l'étaient pas, il raille le jargon à la mode et réussit à discréditer le ton „précieux."

Après cette pièce, Molière donna une foule d'excellentes comédies, dont voici les principales: l'Ecole des Femmes, Tartuffe, satire de l'hypocrisie, Don Juan, le Misanthrope, l'Avare, les Femmes Savantes, enfin le Malade imaginaire. A côté de ces chefs-d'œuvre de la haute comédie, il compose une foule de pièces bouffonnes, improvisées souvent en quelques jours, mais toujours amusantes et spirituelles.

Pendant sa plus grande vogue, Molière jouit de la protection de Louis XIV, qui lui fut retirée quelque temps au sujet de Tartuffe, cette pièce ayant soulevé contre lui le parti des prêtres.

Molière était lui-même le meilleur comédien de sa troupe. Il mourut en jouant le Malade Imaginaire.

BOILEAU (DESPREAUX) (1636—1711).

Boileau, fils d'un magistrat, étudia d'abord le droit et la théologie, mais bientôt il se consacra tout entier aux lettres.

Il vécut dans l'intimité de tous les grands auteurs de son temps et aimait à leur prodiguer ses conseils; dans son Art poétique, il a rédigé pour ainsi dire le code de la poésie. Aussi l'appelle-t-on volontiers *le Législateur du Parnasse.*

Louis XIV le protégeait et appréciait son bon sens et sa droiture. Par ces qualités dominantes, il supplée en quelque sorte à l'enthousiasme et à l'inspiration du grand poète, qui lui font défaut. D'après son propre dire, il faisait difficilement des vers faciles. Par ses Satires et son Art poétique, il a dominé le goût de son époque et dégoûté son siècle des médiocrités à la mode; mais souvent il a attaché une trop grande importance à des minuties littéraires. Continuateur de Malherbe et de Vaugelas, il a proscrit l'hiatus [1]), l'enjambement [2]), les mots vulgaires, et proclamé hautement la règle des

---

[1]) Rencontre de deux voyelles.

[2]) Rejet au vers suivant d'un ou de plusieurs mots nécessaires au sens du vers, p. e.:

Du palais d'un jeune lapin
Dame belette, un beau matin,
S'empara . . . .

trois unités. Ce n'est qu'au XIXe siècle que les poètes ont réussi à s'affranchir de quelques-unes de ces conventions tyranniques.

LAFONTAINE (1621—1695).

„Jean s'en alla comme il était venu,
Mangea le fonds avec le revenu,
Tint les trésors chose peu nécessaire,
Quant à son temps, bien le sut dispenser:
Deux parts en fit, dont il voulait passer
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire."

Voilà l'épitaphe qu'il composa pour lui-même. Le portrait est un peu chargé: tout paresseux qu'il était, il aimait à occuper ses loisirs de lectures variées et souvent fort sérieuses. Il n'a, de la plupart de ses FABLES et de ses CONTES, rien inventé que la forme, mais cette forme est exquise.

PROSATEURS.

PASCAL n'était pas seulement un grand styliste, c'était un mathématicien et un physicien de premier ordre. A 16 ans, il composait un traité sur les Sections Coniques. C'est lui qui prouva le premier la pesanteur de l'atmosphère et qui trouva le célèbre principe de l'équilibre des liquides.

Vers 1653, à la suite d'un accident de voiture, dont son imagination avait été frappée, Pascal se retira dans le couvent de *Port-Royal*, où il publia en 1656 les LETTRES PROVINCIALES, dirigées contre les casuistes, c. à d. les docteurs qui veulent justifier les actions les plus infâmes en leur trouvant des motifs louables ou du moins justifiables. Ces lettres, qui eurent un immense succès, sont le premier chef-d'œuvre en prose moderne.

Un second ouvrage, que Pascal préparait sur la religion, afin de la défendre contre les attaques des incrédules, n'a pas été achevé. Les fragments détachés qu'il en laissa furent réunis après sa mort et publiés plus tard sous le titre de PENSÉES de Pascal sur la religion.

LE DUC DE LAROCHEFOUCAULD publia un livre de philosophie morale, sous le titre de MAXIMES. La pensée générale de ce livre est: que toutes nos vertus ne sont le plus souvent que des effets de notre amour-propre.

LA BRUYÈRE, dont la vie est peu connue, publia en 1687 les „CARACTÈRES, ou mœurs de ce siècle," ouvrage plein de profondes réflexions.

MME DE SÉVIGNÉ, célèbre par son esprit et sa grâce, vécut longtemps à la cour de Louis XIV. Aussi ses LETTRES sont-elles d'un

intérêt à la fois historique et littéraire. On les regarde comme le modèle du genre épistolaire.

Bossuet, évêque de Meaux, composa e. a. le Discours sur l'histoire universelle. C'est une philosophie de l'histoire, écrite pour l'instruction du dauphin, et d'un point de vue catholique. L'ouvrage n'embrasse pas l'histoire de tous les peuples. Parmi les autres productions de Bossuet, on cite surtout les Oraisons funèbres comme des modèles d'éloquence.

Fénelon, archevêque de Cambrai, fut un des esprits les plus indépendants du siècle. En 1689, il fut choisi par le roi pour être le précepteur de son petits-fils, le duc de Bourgogne. Cette tâche était fort difficile, car le jeune prince, à côté de sérieuses qualités d'esprit, avait le caractère emporté et violent. A force de douceur et de persévérance, Fénelon réussit à développer l'esprit et le cœur de son élève, dont il sut se faire un ami dévoué. C'est pour lui qu'il composa ses Fables, ses Dialogues des Morts, et son ouvrage le plus célèbre, les Aventures de Télémaque. Voici la donnée du livre. Télémaque est à la recherche de son père Ulysse, mais les sorts contraires le poursuivent. Partout où il aborde, on lui dit que son père est parti. De cette manière il apprend à connaître les différents peuples, leurs lois et leurs institutions. Toujours guidé par Minerve, qui a pris la forme d'un vieillard, il échappe à tous les périls. Enfin, instruit par ses voyages et digne de succéder à son père, il revient en Ithaque.

Ecrit dans un style très poétique, cet ouvrage est plein d'une morale élevée. Quelqu'un l'ayant publié sans l'aveu de l'auteur, le roi crut voir une satire dans quelques passages et démit Fénelon de sa charge. Il se consola de sa disgrâce en devenant le bienfaiteur des pauvres et des affligés.

Parmi les prédicateurs célèbres du XVIIe siècle, on cite encore Massillon, Fléchier et Bourdaloue.

Parmi les historiens, le duc de Saint-Simon, dont les Mémoires, embrassant la fin du règne de Louis XIV et la Régence, sont une source abondante de renseignements sur la cour et sur tous les personnages qui ont joué un rôle dans cette période.

XVIIIe SIÈCLE.

L'annonce de la mort du „grand roi" ne produisit chez le peuple français qu'une explosion de joie. On croyait qu'enfin les oppressions de toute sorte, la tyrannie du gouvernement et du clergé, les impôts écrasants, allaient être abolis. Il n'en fut rien. Sous la Régence il est vrai, une réaction se déclara contre l'hypocrisie forcée des dernières années et la cour tomba dans la licence la plus grossière. Mais

les revenus de l'état étaient toujours gaspillés, le peuple toujours opprimé. Les Français éminents du XVIIIe siècle, ayant appris de l'Angleterre à désirer le progrès et la liberté, se trouvèrent en collision avec la classe gouvernante. La noblesse et le clergé avaient été si longtemps accoutumés au pouvoir, qu'ils ne pouvaient supporter la moindre contradiction de la part de ces grands écrivains que, dans leur ignorance, ils méprisaient comme des inférieurs. S'il y eut jamais un gouvernement radicalement mauvais, ce fut celui de la France au XVIIIe siècle. S'il y eut jamais une condition sociale qui dût, par ses injustices criantes, pousser un peuple au désespoir, ce fut la condition sociale de la France. Le peuple, méprisé et réduit à l'esclavage, était tombé dans la pauvreté la plus abjecte. Le clergé, la noblesse et la couronne exerçaient sur le pays tout entier un contrôle surprême et irresponsable. L'intelligence de la France était l'objet d'une proscription sans pitié, sa littérature défendue et brûlée, ses auteurs pillés et emprisonnés. Et il n'y avait aucun indice d'un remède quelconque à ces maux. Les classes supérieures, dont l'arrogance était augmentée par la longue possession de leur puissance, ne songeaient qu'à jouir du présent: elles ne pensaient nullement au jour où il leur faudrait compter avec le peuple, jour dont elles devaient bientôt goûter toute l'amertume.

Le peuple resta dans l'esclavage jusqu'au moment où la révolution éclata; tandis que la littérature voyait chaque année un nouvel effort qui tendait à la dépouiller du peu de liberté qu'elle possédait encore. Après avoir, en 1764, promulgué un décret qui défendait la publication de tout ouvrage dans lequel étaient discutées des questions de gouvernement; après avoir, en 1767, déclaré crime capital tout livre qui pouvait exciter l'esprit public; après avoir décrété la peine de mort contre tout homme qui attaquait la religion, ou qui traitait les questions financières, les maîtres de la France, peu avant leur chute définitive, méditaient une autre mesure encore plus vaste. Un officier de la couronne proposa de supprimer les éditeurs, et de ne permettre l'impression d'aucun livre, excepté au moyen d'une presse payée et contrôlée par un magistrat. Heureusement la révolution empêcha le gouvernement d'aller plus loin dans cette voie [1]).

En France, la littérature était au dix-huitième siècle la ressource suprême de la liberté. Ce sont les philosophes qui, souvent d'une manière inconsciente et sans prévoir les résultats de leurs idées, ont préparé la révolution. Le premier en date est

MONTESQUIEU (1689—1755).

Montesquieu était président au parlement de Bordeaux, lorsqu'il

---

[1]) Cette introduction a été empruntée à *Buckle*, *History of the Civilisation in England.*

publia ses LETTRES PERSANES. Dans cet écrit, l'auteur suppose que deux Persans, qui voyagent en France, expriment librement et naïvement leur opinion, non seulement sur les mœurs des Français, mais encore sur les questions les plus graves de la religion et de la politique. Cet ouvrage eut un tel succès que l'auteur, d'abord anonyme, dut se faire connaître. Alors il se démit de sa charge et se voua entièrement à ses études. Il se mit à voyager pour connaître les lois et la forme du gouvernement des principaux états de l'Europe. De retour en France, il publia d'abord les CONSIDÉRATIONS SUR LES CAUSES DE LA GRANDEUR DES ROMAINS ET DE LEUR DÉCADENCE. Le titre déjà de cet ouvrage nous apprend que l'historien n'est pas exclusivement narrateur: il introduit la philosophie dans l'histoire. Vingt ans après, Montesquieu publia L'ESPRIT DES LOIS, son œuvre capitale, qui eut une grande influence sur les penseurs du XVIIIe siècle. Dans ce livre il compare les différentes formes de gouvernement, leur influence sur le peuple et l'esprit dont les lois doivent être animées. Il n'hésite pas à accorder la palme à la royauté constitutionnelle, telle qu'on la trouve en Angleterre.

D'un esprit hardi, Montesquieu était d'un caractère pacifique. Modéré en toutes choses, il mena la vie heureuse et laborieuse d'un vrai sage.

VOLTAIRE (1694—1778) [1].

La jeunesse d'Arouet (c'était le vrai nom de Voltaire) fut passablement débauchée et frivole. Mais son esprit lui attirait déjà des persécutions. A vingt ans, il fut mis à la Bastille pour une satire qu'il n'avait point faite. Peu de temps après, il fit représenter *Œdipe*, sa première tragédie, et publia les premiers chants de LA HENRIADE, poème épique, dont le sujet est la guerre de Henri IV contre la Ligue. Ce poème eut beaucoup de succès et lorsque l'auteur se rendit en Angleterre, à la suite d'une querelle avec le chevalier de Rohan, sa réputation était déjà faite. Son séjour en Angleterre dura trois années. Pendant ce temps. Voltaire étudia le théâtre, la société et la philosophie des Anglais. Tout en restant Français par le cœur et l'esprit, il comprit que certaines choses manquaient à la France. Il préférait toujours Racine à Shakespeare, qu'il traitait de barbare, mais il voyait très bien que plus de rapidité dans l'action produirait au théâtre des effets nouveaux, que plus de spectacle ajouterait à la vraisemblance, que le plaisir des yeux rendrait plus vif le plaisir de l'esprit. Il fallait pour cela une scène entièrement libre; assez vaste pour rendre les apartés vraisemblables; il fallait plus de richesse

---

[1]) En partie d'après *Nisard*, *Histoire de la Littérature française.*

dans les costumes, des décorations souvent renouvelées, des bûchers, des flammes d'alcool, du tonnerre, des éclairs, des comparses [1]) pour représenter les foules. Voltaire demanda et obtint tous ces changements. On lui doit la liberté de la scène, l'éclat des costumes, premier pas vers l'exactitude historique, la pompe des décorations. Pour la liberté de la scène surtout, il eut fort à faire; ce n'était pas chose facile d'en renvoyer les gentilshommes, pour qui c'était un privilège de leur rang d'y voir la pièce assis sur des banquettes, et de s'y faire voir. Voltaire y réussit. On avait abusé longtemps des tirades et du monologue, la plus longue de toutes; Voltaire raccourcit la tirade, réduisit le nombre des monologues, puis les supprima tout à fait. Par là les acteurs devaient ressembler de plus en plus à des personnages qui agissent, à des peintures vivantes, comme les voulait Voltaire.

Malgré tout cela, les meilleurs drames de Voltaire sont bien inférieurs aux chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine. Ceux qui s'en rapprochent le plus sont ZAÏRE et MÉROPE. Dans ses dernières pièces, l'auteur s'applique plutôt à propager ses théories philosophiques qu'à étudier le cœur humain, source de toutes les beautés dramatiques.

La société anglaise avait fait voir à Voltaire une plus grande liberté, une sécurité complète pour la personne et les biens du citoyen, et un esprit de tolérance fort répandu. Préparé par l'étude des grands philosophes, armé d'un esprit fin et railleur, d'un style clair et facile, il engage une lutte contre les préjugés, contre les décisions arbitraires du gouvernement, et surtout contre l'intolérance religieuse. C'est là son véritable mérite, et le grand objet de toute sa vie. Voltaire est philosophe militant dans toutes ses œuvres, dans ses tragédies, dans ses livres d'histoire (les plus célèbres sont L'HISTOIRE DE CHARLES XII, le SIÈCLE DE LOUIS XIV et L'ESSAI SUR LES MOEURS ET L'ESPRIT DES NATIONS), dans ses ROMANS, dans ses nombreuses poésies (SATIRES, ÉPÎTRES, CONTES EN VERS, ÉPIGRAMMES), dans sa volumineuse correspondance.

Pendant un demi-siècle, il ne cesse de combattre pour cette cause et de lui consacrer la merveilleuse fécondité de sa plume (l'édition des œuvres complètes de Voltaire est de 70 volumes). Naturellement, les persécutions ne lui furent pas épargnées. Il eut de courts moments de faveur à la cour de France, il fut aussi l'hôte de Frédéric le Grand, mais, à Berlin comme à Paris, il se fit des ennemis par son esprit caustique. A la fin il acheta une terre à Ferney, en Suisse, où il passa les vingt dernières années de sa vie. Sa vogue alors était immense, sa réputation européenne. Vers la fin de sa vie, il put visiter Paris, et l'accueil qu'il y reçut fut un véritable triomphe.

L'influence de Voltaire n'est comparable qu'à celle de Rousseau. Il était moins profond, moins révolutionnaire que son grand rival,

---

[1]) Figuranten.

mais par son style clair, son esprit et sa fécondité, il a peut-être plus que personne contribué à déraciner les vieilles croyances, à rendre odieux les abus et à préparer la révolution. Bien qu'on l'ait souvent traité d'athée, Voltaire ne le fut jamais. Il a même écrit le vers fameux:

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

et dans plusieurs écrits il a combattu l'athéisme.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU (1712—1778).

Rousseau naquit à Genève, où son père était horloger. Son éducation fut négligée. Mis en apprentissage chez un graveur, il s'évada, à l'âge de 16 ans. Alors commence pour lui une vie aventureuse. Il est d'abord recueilli par Mme de Warens, il change de religion, fait différents métiers, sans réussir à rien. En 1741, il se rend à Paris. Il avait alors inventé une méthode de noter la musique en chiffres, sur laquelle il fondait de grandes espérances, mais qui eut peu de succès. Cependant il se fit quelques protecteurs, il vit Buffon et Voltaire et se lia d'amitié avec Diderot. En 1749, la question suivante fut posée par l'Académie de Dijon: Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs? Rousseau concourut et obtint le prix; il avait soutenu l'opinion que les sciences et les arts ont eu sur les mœurs une influence funeste. Mais sa véritable célébrité date de la publication de LA NOUVELLE HÉLOÏSE, roman en forme de lettres, qui eut un succès inouï. En 1762, Rousseau fit paraître le CONTRAT SOCIAL, où il pose en principe la Souveraineté du peuple, et en dérive tout un système de droits et de devoirs du citoyen; puis il écrit EMILE, OU DE L'ÉDUCATION. Un épisode de ce livre, la célèbre „Profession de foi d'un vicaire savoyard" fut cause que l'ouvrage fut saisi et l'auteur obligé de s'évader. Il se rendit en Suisse, mais là il apprit que l'Émile avait été brûlé à Genève par la main du bourreau. Enfin, chassé de partout, il accepta l'hospitalité que Hume lui offrait en Angleterre; mais au bout de quelques mois, croyant que tout le monde le persécutait, il se brouilla avec Hume et rentra en France, où sa présence fut tolérée. Cependant sa manie de la persécution le hantait toujours, et sa mort subite, qui arriva en 1778, est par quelques-uns attribuée au suicide. Après sa mort, on publia ses CONFESSIONS, dans lesquelles il fait l'histoire de sa vie avec une entière franchise.

L'influence de Rousseau sur l'esprit de ses contemporains peut être égalée à celle de Voltaire. Son style, bien que moins facile et moins clair, entraîne le lecteur par son éloquence passionnée.

L'ENCYCLOPÉDIE [1]).

C'est vers le milieu du XVIIIe siècle que fut conçue l'idée de l'Encyclopédie. Un libraire avait commandé à DIDEROT une traduction du dictionnaire anglais de Chambers, intitulé *Cyclopedia.* Ce manuel incomplet et sec lui suggéra le dessein d'un vaste ouvrage qui serait l'inventaire de toutes les connaissances humaines. Il s'en ouvrit à D'ALEMBERT, déjà célèbre comme mathématicien, et ils se mirent à l'œuvre. Diderot se chargea du prospectus qui annonçait l'ouvrage, d'Alembert rédigea le discours préliminaire qui en exposait le plan et la méthode. Tout semblait aller à souhait: Voltaire, Montesquieu, Buffon, tous les écrivains qui avaient un nom, tous ceux qui espéraient s'en faire un, offraient leur concours. Le mérite de l'ouvrage ne répondit pas à ces brillantes promesses, mais on aurait tort de n'y voir autre chose qu'une tentative échouée. Le choix de la plupart des rédacteurs indique assez l'esprit du recueil. C'est celui du XVIIIe siècle, cet esprit qui veut tout examiner, et il s'y fait jour avec une indomptable persévérance. l'Encyclopédie est une œuvre qui renferme bien des parties faibles, et qui a fait son temps; mais elle nous intéresse comme expression des idées et des aspirations de l'époque.

Les auteurs secondaires du XVIIIe siècle sont:

LESAGE, romancier et auteur dramatique, à écrit deux ouvrages célèbres: TURCARET, comédie de mœurs, et GIL BLAS, roman d'aventures.

DIDEROT, que nous connaissons déjà comme le principal collaborateur de l'Encyclopédie, écrivit deux drames d'un genre nouveau, que Voltaire appelait par plaisanterie *comédie larmoyante* [2]), et que l'on pourrait désigner sous le nom de *drame bourgeois.*

BUFFON, naturaliste, est surtout connu par son HISTOIRE NATURELLE, et son DISCOURS SUR LE STYLE. BERNARDIN DE ST.-PIERRE écrivit le gracieux roman de PAUL ET VIRGINIE.

FLORIAN, après Lafontaine le meilleur fabuliste.

BEAUMARCHAIS, dont la vie présente une longue suite d'aventures, peut être regardé comme un des promoteurs du mouvement révolutionnaire. Les MÉMOIRES [3]) qu'il publia contre le juge Goëzman sont un modèle de verve et de fine plaisanterie. Ses deux célèbres comédies LE BARBIER DE SÉVILLE et LE MARIAGE DE FIGARO le mettent au rang des meilleurs auteurs comiques après Molière. Le type de Figaro, qui présente beaucoup d'affinité avec Beaumarchais lui-même, est

---

1) D'après *Paul Albert, La littérature française au dix-huitième siècle.*
2) Parce que le ton était celui de la comédie et le sujet tragique.
3) Ici: *Verweerschriften.*

resté à jamais célèbre. Le succès du Mariage de Figaro, pièce pleine de protestations hardies contre l'ancien régime, témoigne assez du changement des esprits d'alors. C'est dans cette comédie que se trouve le mot célèbre contre les nobles: »Qu'avez-vous fait pour tant de biens? vous vous êtes donné la peine de naître!"

L'époque de la révolution fut un temps d'action plutôt que de travail littéraire. Citons cependant l'orateur MIRABEAU, le poète ANDRÉ CHÉNIER, qui périt sur l'échafaud, et le comte XAVIER DE MAISTRE, le gracieux auteur du VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE.

XIX[e] SIÈCLE.

Au commencement de ce siècle, il y eut comme un redoublement d'activité productrice. La vieille école n'avait pas encore disparu, mais son œuvre était terminée. Les procédés, les recettes de composition et de style étaient à la portée du premier venu; la langue poétique était convenue, arrêtée.

L'imitation des modèles était recommandée, considérée comme un mérite; bref, rien n'était plus aisé que de jeter dans les moules officiels d'un genre quelconque une œuvre quelconque . . . De là, l'abondance des productions; de là, leur absolue pauvreté.

Il y a encore une autre cause de ce manque d'originalité: c'est l'influence de Napoléon. Les soi-disant protecteurs des lettres, en voulant imposer leur goût, en récompensant les hommes qui savent le mieux se mettre en avant, et qui sont ordinairement des médiocrités littéraires, en créant une littérature officielle et doctrinaire, ont eu toujours une influence funeste sur l'indépendance des hommes de lettres, et par là ils ont plus ou moins étouffé leur originalité.

Napoléon ne cessa pas un instant d'être occupé du sort des lettres françaises. Voici comment il s'y prenait. Il supprima d'abord la liberté de la presse. Après le 18 brumaire, il ne laissa subsister que 13 journaux, surveillés de près; défense était faite de répandre des nouvelles désagréables au gouvernement.

Après 1804, quatre journaux seulement sont conservés. Ainsi peu à peu, l'horizon se resserre, la volonté du maître s'impose; les vrais gens de lettres sont persécutés. Ensuite, il prodigue les prix et les encouragements; mais les œuvres de talent se font attendre. L'empereur le voyait, et il en était exaspéré, humilié. Il dit un jour à M. de Fontanes: »Fontanes, savez-vous ce que j'admire le plus dans le monde? C'est l'impuissance de la force pour organiser quelque chose. Il n'y a que deux puissances dans le monde, le sabre et l'esprit, et à la longue, le sabre est toujours battu par l'esprit" [1]),

---

[1]) d'après *Paul Albert*, *Napoléon et la littérature*.

Nous ferons connaître les deux grands écrivains qui ne furent pas protégés par Napoléon,

MADAME DE STAËL (1766—1817).

La baronne de Staël—Holstein était la fille du célèbre banquier Necker, qui fut deux fois ministre sous Louis XVI. Elle se distingua de bonne heure par la vivacité de son esprit et sa brillante conversation. »Si j'étais reine, s'écriait un jour Mme Récamier, j'ordonnerais à Mme de Staël de me parler toute la journée." — Après avoir, pendant les années terribles de la Révolution, cherché un refuge en Angleterre, elle rentra en France sous le Directoire. Son salon y fut bientôt un centre intellectuel. Elle se lança dans une opposition contre le gouvernement de plus en plus despotique de Napoléon. En 1802, elle fut exilée à quarante lieues de Paris. Après avoir voyagé en Allemagne et en Italie, elle publia ses deux célèbres romans: DELPHINE et CORINNE, OU L'ITALIE, puis (en 1810) son bel ouvrage DE L'ALLEMAGNE, qui contient une description de la société allemande et une analyse des monuments les plus célèbres de la poésie et de la philosophie des Allemands. Cet ouvrage prépara la voie au romantisme. Presque toutes les théories proclamées plus tard par Victor Hugo dans sa Préface de Cromwell, se trouvent déjà plus ou moins développées dans le livre de Mme de Staël.

CHATEAUBRIAND (1768—1848).

Si Mme de Staël avait l'intelligence pénétrante et la fermeté de jugement d'un homme, il semble que Chateaubriand avait l'imagination poétique, la sensibilité délicate d'un talent plus féminin.

Embarqué à l'âge de 23 ans pour l'Amérique, il parcourt les déserts du Nouveau Monde et y recueille ces impressions grandioses qu'il a rendues avec plus d'éclat que de fidélité dans ses romans ATALA, RENÉ, LES NATCHEZ, où les Indiens sont plus poétisés que dans les récits d'Aimard et de Cooper.

En 1802, parut le GÉNIE DU CHRISTIANISME, livre destine à raffermir les croyances religieuses si fortement ébranlées par les philosophes du XVIII[e] siècle.

En 1806, Chateaubriand visita la Grèce et la Palestine. Le récit des MARTYRS, sorte de poème en prose, et L'ITINÉRAIRE DE PARIS À JÉRUSALEM, plein de belles descriptions, sont les fruits de ce voyage.

La monarchie et les souverains légitimes trouvèrent toujours en Chateaubriand un de leurs plus ardents défenseurs. Après la révolution de juillet cependant, il se consacra entièrement à la composition DES MÉMOIRES D'OUTRETOMBE, qui, chose bizarre, furent publiés pendant la vie de l'auteur. Il mourut en 1848, après avoir vu trois révolutions.

LAMARTINE (1790—1869).

Né dans une famille aisée, Lamartine jouit d'une jeunesse tranquille, au bout de laquelle il entra dans la carrière diplomatique. Sa vie pourrait être divisée en trois périodes. Pendant la première, il publia ses plus belles poésies: les Méditations poétiques, les Nouvelles Méditations poétiques, les Harmonies poétiques et religieuses, le beau poème de Jocelyn, et un ouvrage en prose, le Voyage en Orient.

Vers 1840 il se transforma tout à fait en homme politique. De royaliste qu'il avait été, il devint républicain, écrivit l'Histoire des Girondins, prit une part active à la révolution de 1848, fit même partie du gouvernement provisoire, mais fut renversé du pouvoir avec ses collègues par l'émeute socialiste de juin.

Dans la dernière période de sa vie, l'illustre poète, que des habitudes de dépense avaient chargé de dettes énormes, vécut dans une misère relative. Il se voyait réduit à exploiter la célébrité de son nom sans rencontrer l'inspiration de ses premières années.

Casimir Delavigne, poète lyrique et dramatique, publia en 1815 les Messéniennes, élégies [1]) dans lesquelles il déplore les malheurs de la France. Pour le théâtre il écrivit *le Paria*, et Louis XI, tragédies et l'*Ecole des Vieillards*, comédie. C'est un poète habile et correct, mais peu original. Il garde le milieu entre les classiques et les romantiques.

VICTOR HUGO (1802—1885) ET LE MOUVEMENT ROMANTIQUE.

Le jeune Victor Hugo éprouva le même changement de convictions que Lamartine et bien d'autres esprits de son temps. Sa mère, Vendéenne de naissance et d'esprit, lui communiqua l'enthousiasme religieux et royaliste qui inspira ses premières poésies. En 1822, il publia le premier volume des Odes et Ballades, qui fut bien accueilli. En 1826, lorsque le second volume parut, son talent s'était développé, mais son enthousiasme monarchique s'était refroidi.

Le tour original et singulier de son esprit le poussa à des hardiesses de pensée et d'expression toujours nouvelles. Il se forma autour de lui, sous le nom de *Cénacle*, un cercle de jeunes révolutionnaires en littérature, et en 1827 parut leur manifeste, la préface du drame de Cromwell. Victor Hugo y fait la guerre à la théorie des trois

---

[1]) Petits poèmes sur des sujets tristes ou tendres.

unités, et condamne cette beauté factice produite par la minutieuse observation des conventions littéraires. Seulement, il alla trop loin dans cette voie. Il proclama comme principe de la nouvelle école la combinaison du sublime et du laid, idée qui, comme toutes celles qui émanent d'un système, a conduit notre auteur beaucoup trop loin. Il en arriva à des créations monstrueuses, d'une excentricité voulue.

La nouvelle école, tout en s'autorisant de l'exemple des grands génies de la littérature anglaise et allemande, aimait à s'inspirer des vieux auteurs du moyen âge, des *romans* et des *romances* des trouvères. De là le nom D'ÉCOLE ROMANTIQUE.

En 1829, Victor Hugo donna un autre drame, HERNANI, ou l Honneur Castillan. Lorsque, après bien des difficultés, cette pièce fut enfin jouée au Théâtre français, le triomphe des romantiques était venu. La pièce eut un énorme succès, ce qui ne se passa point cependant sans coups de poing échangés au parterre entre les deux partis. Ainsi, la révolution littéraire précéda la révolution politique. Les classiques et les pseudo-classiques avaient fait leur temps. On osa enfin admirer *Shakespeare*, apprécier la saine critique de *Lessing*. On commença à mettre au jour les trésors littéraires du moyen-âge, à goûter les poètes du XVIe siècle, et à revoquer quelques arrêts de Boileau; enfin on reconnut que l imitation est stérile et qu'une nouvelle génération doit se frayer des routes nouvelles.

En 1831, Victor Hugo publia le roman historique de NOTRE DAME DE PARIS, qui eut un succès pleinement mérité.

En même temps il continuait à faire de la poésie lyrique, à coup sûr son plus beau titre à la gloire. Dejà en 1828, il avait publié un recueil intitulé LES ORIENTALES. En 1831, il donne LES FEUILLES D'AUTOMNE, puis plusieurs autres recueils, dont LES CHANTS DU CRÉPUSCULE (1835), LES CONTEMPLATIONS (1856) LA LÉGENDE DES SIÈCLES (1859) sont les plus beaux. Et remarquons en passant que la poésie lyrique, morte à peu près au XVIIe et au XVIIIe siècle, renaît avec une nouvelle splendeur dans le nôtre. Plusieurs pages de *Chateaubriand*, bien qu'écrites en prose, sont animées d'un véritable lyrisme. En 1815, *Delavigne* compose les Messéniennes. *Millevoye* avait déjà écrit quelques élégies harmonieuses. Le premier recueil des chansons de *Béranger* paraît également en 1815. Les poésies d'*André Chénier*, bien qu'elles eussent été composées au siècle dernier, ne sont publiées qu'en 1819. L'année suivante, *Lamartine* donne ses Méditations poétiques. Enfin, en 1822, les premiers poèmes d'*Alfred de Vigny* paraissent à côté des Odes et Ballades de Victor Hugo. Depuis ce moment l'élan ne s'arrête plus, et en face du plein développement des sciences rationnelles et exactes, le lyrisme coule à pleins bords.

Revenons à Victor Hugo. Pendant que son génie lyrique se développait de plus en plus, dans le drame au contraire, entraîné par l'esprit de système et par la fougue de son imagination, il s'engage toujours plus avant dans la voie du laid et du monstrueux. Parmi ses dernières pièces de théâtre, ne citons que RUY BLAS (1838).

Après la révolution de février, Victor Hugo fit partie de la Con-

stituante et se rallia au parti de la république démocratique. Après le coup d'état de Napoléon III, il fut exilé comme un des plus ardents ennemis du nouveau pouvoir. C'est alors qu'il écrivit les CHÂTIMENTS, sans contredit un de ses plus beaux recueils, mais débordant de haine passionnée.

En 1862, le poète, qui était allé s'établir à Jersey, publia un grand roman social, LES MISÉRABLES, œuvre un peu inégale, mais qui contient de belles parties.

Après '70, Victor Hugo revint à Paris, où il mourut en 1885.

Sous la Restauration, on rencontre deux auteurs satiriques, animés d'une profonde conviction républicaine, l'un prosateur, l'autre poète. Le premier est P.-L. COURIER, dont les PAMPHLETS mordants méritent toujours d'être lus, à cause de leur style soigné, simple et spirituel. Ses LETTRES écrites de France et d'Italie le mettent au rang des meilleurs auteurs épistolaires.

Le second est BÉRANGER, le célèbre chansonnier, dont les poésies, chantées par le peuple, ont sûrement beaucoup contribué au développement des idées républicaines.

ALFRED DE MUSSET (1810—1857).

Alfred de Musset prit part au mouvement littéraire de 1830. Il fit partie du Cénacle de Victor Hugo, mais il se fit bientôt, une place à part. Ses recueils poétiques ne sont pas nombreux, mais renferment des poésies d'une rare beauté. Il se fit aussi connaître comme prosateur, en publiant les CONFESSIONS D'UN ENFANT DU SIÈCLE, roman qui paraît être sa propre histoire. Enfin, il a pris rang parmi les auteurs dramatiques par des COMÉDIES-PROVERBES, pleines d'esprit et de délicatesse.

Malheureusement, le talent du jeune poète était gâté par la débauche. En même temps que ses forces, son inspiration s'en allait. Pendant les dernières années de sa vie, il n'a presque rien écrit.

Parmi les auteurs dramatiques du XIXe siècle, on peut encore citer le fécond SCRIBE, PONSARD, représentant de l'école „du bon sens", et AUGIER, le meilleur poète comique de ce siècle (LE GENDRE DE MONSIEUR POIRIER, écrit en collaboration avec *Sandeau*. LES FOURCHAMBAULT).

HISTORIENS.

Bien que l'histoire soit un genre scientifique, tant de littérateurs se sont occupés d'études historiques et tant d'historiens ont eu un réel mérite pour la littérature, qu'il est permis de leur consacrer un chapitre.

On se rappelle que la première forme de l'histoire est la chronique. D'abord, la narration pure et simple. Puis, un fin politique comme *Commines* y joint des réflexions et des maximes de gouvernement. Puis vient la période des leçons de morale, celle des *Bossuet* et des *Rollin* [1]), *Montesquieu*, dans ses *Considérations* (voir p. 21) ouvre une voie nouvelle. Il raisonne sur les faits, considère les causes et les effets, et cherche à saisir l'esprit de la politique des Romains, comme plus tard il approfondira l esprit des lois. Il inaugure la philosophie de l'histoire, mais il accepte les faits sans les discuter. C'est *Voltaire* le premier, qui dans son *Essai sur les mœurs*, introduit la critique dans l histoire. Le titre de cet Essai nous montre que Voltaire avait encore une autre ambition en l'écrivant. Il ne voulait pas seulement écrire l histoire des rois et des guerres, mais surtout l histoire des mœurs et de la civilisation. Dans son *Siècle de Louis XIV*, Voltaire avait déjà consacré une part spéciale aux lettres et aux arts. Avoir indiqué cette nouvelle direction — car il faut le dire, l Essai sur les mœurs ne répond pas tout à fait à l attente du lecteur — est déjà un grand mérite. Après la révolution, on s'est habitué à voir le peuple jouer un rôle dans l histoire; on a reconnu que la chronique scandaleuse d'une cour, la biographie des rois et des ministres, la description des batailles et des sièges ne suffisent pas à donner une idée de la manière dont une nation s'est développée; qu'il y a dans l histoire des choses d'un intérêt plus réel, d'une portée historique souvent plus grande, mais qui exigent pour être connues des études approfondies et multiples. Aussi les historiens modernes s'efforcent de nous tracer un tableau plus complet d'une époque, ils font vivre le peuple avec les rois, et nous dépeignent les mœurs à côté des institutions politiques.

Parmi les historiens de la première partie de ce siècle, on peut distinguer deux groupes: l'école descriptive et l'école philosophique, dont les noms indiquent assez les tendances. Le chef-d'œuvre de la première est L'HISTOIRE DES DUCS DE BOURGOGNE par DE BARANTE. L'autre école a pour chef GUIZOT (HISTOIRE DE LA CIVILISATION EN EUROPE). Entre ces deux extrêmes se placent des écrivains qui empruntent aux deux systèmes ce qu'ils ont de bon. Nous nous bornerons à citer:

THIERS, surtout connu par ses deux grands ouvrages: L'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION, et L'HISTOIRE DU CONSULAT ET DE L'EMPIRE. Dans ces deux ouvrages, l historien chante pour ainsi dire la gloire de Bonaparte. On a depuis écrit l'histoire de la période napoléonienne dans un esprit plus impartial (LANFREY).

---

[1]) Auteur d'une *Histoire romaine*.

Augustin Thierry. Ses Lettres sur l'Histoire de France font époque. Elles rectifient bien des erreurs acceptées jusqu'alors comme monnaie courante. Ses Récits des temps mérovingiens portent la lumière dans une époque très peu connue de l'histoire de France.

Michelet. (Histoire de France). Ecrivain qui, par un style plein d'éclat et de vie, a beaucoup contribué à populariser l'histoire.

Le plus grand historien contemporain est Taine, en même temps littérateur et philosophe distingué (Les Origines de la France contemporaine. Histoire de la littérature anglaise).

LE ROMAN.

Ainsi que la poésie lyrique, le roman renaît et se transforme au XIXe siècle. Dans le principe, *roman* veut dire: récit en langue romane. Ces récits étant le plus souvent en vers, on appelle ainsi plusieurs poèmes: le *Roman de la Rose*, le *Roman de Renart*, etc. Plus tard, les récits en prose reçoivent exclusivement ce nom: au dix-septième siècle, les interminables récits de *Mlle de Scudéri*, dont les précieuses faisaient leurs délices; puis le roman d'aventures, comme *Télémaque*, *le Roman Comique* de *Scarron*, et au dix-huitième siècle, *Gil Blas* de *Lesage;* enfin *Voltaire* appelle *romans* de petits contes badins, sans doute improvisés par lui en quelques heures. Dans *la Nouvelle Héloïse* de *Rousseau* et *Manon Lescaut* de *l'abbé Prévost*, nous voyons les premiers spécimens du roman moderne. Une intrigue développée avec soin, des caractères fortement dessinés et une largeur de touche qui les distingue de la nouvelle ou du conte, tels en sont les caractères essentiels.

Les premiers romanciers de ce siècle sont *Mme de Staël* et *Chateaubriand* (Voir p. 26). Puis, dans le cadre que nous avons tracé, on voit naître les genres les plus divers. L'art de raconter se perfectionne. On se souvient du mot de Voltaire: „tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux" [1]). La marche du récit devient plus rapide, les digressions plus rares. Voici d'abord deux romans historiques: Cinq-Mars d'Alfred de Vigny, et Notre-Dame de Paris par Victor Hugo (le sujet de Cinq-Mars est une conspiration sous Richelieu; Notre-Dame nous reporte au Paris du XVe siècle). Le roman d'aventures tient toujours une large place. Alexandre Dumas Père, merveilleux conteur, en est le représentant le plus fécond. Son Comte de Monte-Cristo et ses Trois Mousquetaires sont le modèle du genre. D'autres romanciers s'appliquent plutôt à l'étude des caractères et des passions, ou à l'exposition de leurs théories philosophiques et sociales. George Sand (Mme Dude-

---

[1]) Voici un autre mot de Voltaire: tout ce qui n'est pas clair, n'est pas français. C'est pour avoir observé ces deux préceptes que les Français possèdent au plus haut degré „l'art de faire un livre."

vant) a fait l'un et l'autre. Douée d'un style clair et facile, d'une grande verve et d'une imagination fertile, elle se plaisait tantôt aux aventures les plus bizarres (Consuelo, La Comtesse de Rudolstadt), tantôt elle développait ses théories sur le mariage ou sur l'organisation de la société (Indiana, Le Compagnon du tour de France) tantôt elle écrivait de charmantes idylles, où elle parlait le langage des paysans, tout en le poétisant un peu (François le Champi, La petite Fadette); mais toujours la passion, qu'elle analyse souvent avec une grande habileté, forme le fond de ses romans.

Il nous serait impossible de donner une place à tous les romanciers contemporains de quelque notoriété. Il convient cependant de signaler un mouvement très important qui s'est produit depuis quelques années. Sous l'influence des idées positives et le progrès des sciences exactes, le roman s'est de plus en plus préoccupé de l'étude de la vie réelle, et aujourd'hui nous sommes en plein réalisme (ou naturalisme).

Lorsque George Sand décrit les mœurs des paysans, elle laisse de côte tout ce qui pourrait offenser la délicatesse du lecteur et ne nous montre que le beau côté. Mais l'école naturaliste veut être absolument fidèle à la nature. Ses adeptes décrivent des scènes révoltantes, des milieux écœurants avec la même exactitude que les spectacles les plus grandioses. Ils nous font vivre avec leurs personnages, en nous montrant le milieu où ils vivent. On ne peut pas nier qu'ils n'obtiennent souvent de cette manière de puissants effets. Mais l'esprit de système, qui a déjà fait tant de mal, les pousse quelquefois à charger les couleurs, à renchérir sur la réalité.

Le grand précurseur de cette école est Honoré de Balzac, romancier d'un talent prodigieux et profond connaisseur du cœur humain. Il a donné à l'ensemble de ses récits le nom de Comédie Humaine. Après lui viennent Flaubert, les frères de Goncourt, Alphonse Daudet, et le plus hardi entre tous, Émile Zola.

Le théâtre, moins libre dans ses allures, a suivi de loin cette évolution. Les théories de l'époque y trouvent plus ou moins leur expression, mais le naturalisme n'y a pas encore droit de cité.

Uitgave van P. NOORDHOFF te Groningen.

Grammaire Française

PAR

C. R. C. HERCKENRATH,

Professenr de français à Groningue.

COURS MOYEN.

Prix *f* 0,80.

BEOORDEELINGEN.

»La *Grammaire française* (cours moyen) de M. Herckenrath est conçue d'une tout autre façon que les grammaires employées par nos élèves: c'est que ce livre est exclusivement destiné aux écoles néerlandaises et que l'auteur s'est dit avec raison qu'il est bien inutile de mentionner les nombreux détails et exceptions qui font de notre idiome une suite ininterrompue de difficultés très grandes. »Tenir compte de ce qui est difficile pour nos élèves et de ce qui ne l'est pas, les exercer surtout aux formes qui s'écartent de l'usage néerlandais et les prémunir contre certaines fautes qu'ils seraient tentés de faire." voilà ce que M. Herckenrath s'est proposé avec succès. L'auteur compte publier encore un cours primaire et un cours supérieur, plus une série d'exercices. Tant mieux! Des ouvrages aussi bien conçues que celui-ci seront toujours trop rares et nous ne pouvons que féliciter M. Herckenrath de l'avoir compris et d'y travailler si bien."

(*Revue Bibliogr. Belge*) L.

»Het boekje bevat achtereenvolgens hoofdstukken over Le Verbe, l'Article, le Substantif, l'Adjectif, Le nom de Nombre, Le Pronom, L'Adverbe, La Préposition, La construction de la phrase, Tableau des verbes irréguliers. Tableau des verbes Défectifs" en schijnt ons door zijn eenvoudige behandeling, bondigen stijl en overvloed van voorbeelden de kennismaking overwaard."

(*De Vrije Sch.*)

»Deze cours moyen ziet er behagelijk uit. Al dadelijk valt 't op, dat de indeeling der grammatica geheel afwijkt van de indeeling der andere gebruikte school-spraakkunsten. Het boekje begint met 't werkwoord, als »het" woord in den zin. In 't geheel worden er 48 pagina's aan gewijd, terwijl al 't andere afgehandeld wordt in 46 bladzijden. Eerst komen er wel gekozen voorbeelden, dan komt de regel. En dan is 't: Zoo zegt men in 't Fransch; hoe 't in 't Nederlandsch is, doet er niet toe. Wanneer nu 't overige deel van 't onderwijs in overeenstemming is met deze grammatica, dan is 't duidelijk, dat de leerling reeds dadelijk in 't Fransch gaat denken en wanneer hij spreekt, geen vertaald Nederlandsch ten gehoore brengt.

Deze grammaire heeft dan ook onze volle sympathie; 't gebruik zal misschien leeren, dat er nog iets kan uitgelaten worden. Met verlangen zien wij de oefeningen en de andere aangekondigde boekjes tegemoet. Voor 't onderwijs zal deze uitgave een niet te waardeeren aanwinst zijn."

(*N. Prov. Gr. Crt.*)

»Over het algemeen hebben wij met genoegen met deze Spraakleer kennis gemaakt en, al ontveinzen we niet, dat nog al veel van de mondelinge behandeling van den onderwijzer gevorderd wordt, zoo achten we het werk zeer doelmatig voor schoolgebruik. Overigens schorten we ons oordeel op, totdat de Cours primaire zal verschenen zijn. (*Chr. Schoolbl.*)



Uitgave van P. NOORDHOFF te Groningen.

BEOORDEELINGEN VAN

PRÉCIS

DE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

PAR

C. R. C. HERCKENRATH,

»Geheel nieuw is het »Précis de Littérature française" van den heer Herckenrath, een kort begrip der Fransche letterkunde, dat een beknopt en juist overzicht geeft van hare geschiedenis, met eene korte levensbeschrijving van hare beroemde meesters." (*N. Gron. Crt.*)

»Met groot genoegen hebben wij kennis gemaakt met »*Précis de Littérature française*" par C. R. C. Herckenrath, professeur de français à Groningue. De jeugdige leeraar aan de rijks hoogere burgerschool te dezer stede verrichtte een uitstekenden arbeid door de uitgave van dit boekje, waaruit al het overtollige is weggelaten, dat weinig waarde voor de leerlingen heeft, dat hen slechts vermoeit, en waarin toch alles is opgenomen wat dienen kan hun eene goede voorstelling te geven van de fransche letterkunde en hare meest bekende beoefenaars. Wij achten dit werkje eene groote aanwinst voor onze middelbare scholen, en hare bezoekers zullen den heer Herckenrath dankbaar zijn voor de moeite, die hij zich wel voor hen heeft willen getroosten." (*Prov. Gron. Crt.*)

»Wie eene geschiedenis der Fransche letteren in zeer beknopten vorm begeert, kunnen we dit werkje ten zeerste aanbevelen. 't Is geen dorre nomenclatuur van alle mooglijke en onmooglijke auteurs; alleen de aller-voornaamste schrijvers worden genoemd en de nadruk wordt gelegd op de beteekenis, die zij hadden in »de lijst van hun tijd". 't Boekje telt slechts 32 bladzijden; 't is dus overbodig te zeggen, dat er geen citaten gegeven worden." (*Sneeker Courant.*)

»De heer Herckenrath is er in geslaagd in een dertigtal bladzijden een overzicht van de geschiedenis der Fransche letterkunde te geven, zooals men dat op een H. B. S. met 5j. c. kan geven. Hij laat alleen de hoofdmomenten uitkomen en groepeert daaromheen eenige van de grootste figuren. Aan groote soberheid paart hij een vrij groote mate van volledigheid en verwekt een helder beeld van het tijdperk, dat hij behandelt. Hij geeft van alle overige eeuwen juist dat, wat gegeven moest worden, doch behandelt, dunkt me, de 19e eeuw wel wat al te sommaire. In verhouding tot de andere is zij tot haar recht gekomen, doch zij mag, meen ik, als *onze* eeuw, toch wel een schreefje voor hebben en dus wat meer ruimte vragen. De analyse van »la Chanson de Roland" is wel wat lang in verhouding tot de rest." (*De Wekker.*)

»Dit werkje is bestemd voor middelbare scholen. Het geeft kort, maar klaar, de geschiedenis der Fransche taal: oorsprong, letterkunde van in de middeleeuwen tot onzen tijd; overzicht van de bijzonderste werken en van de schrijvers, die in Frankrijk geleefd en gewerkt hebben; van de moeilijkheden die te doorworstelen geweest zijn. Het bespreekt de verschillende takken der letterkunde; de strekking der schrijvers, enz. enz. Onderwijzers, die niet gaarne groote werken over dit onderwijs raadplegen of zich groote studiën ontzien, zullen uit dit werkje toch veel leeren. (*Vereeniging.*)